

Hamburg, le 27 juillet 2015

Lettre de RIVESALTES

Je commence à écrireet j'hésite déjà. À qui s'adresse cette lettre?
À Anne-Laure, bien sûr. À Christian Bourquin que j'ai entendu exprimer plusieurs fois son enthousiasme pour ce projet qui était le sien – et celui de beaucoup d'autres; celui de Nicole Bergé avec qui j'ai parcouru la vaste plaine de Rivesaltes en cherchant des traces de son histoire multiple; de mon amie Madeleine Claus qui a commencé très tôt à amener ses élèves et leur faire apercevoir les débris du passé; à mon ami Christian Xancho qui a éveillé mon intérêt pour la période des prisonniers de guerre allemands dans le camp; de mon ami Paul Hernandez qui m'a aidée et soutenue pendant les recherches sur ma propre famille....Oui, à tous ceux-là, et encore beaucoup d'autres par qui j'ai pu apprendre la diversité des populations et les souffrances qui avaient habité cet endroit funeste et fascinant.

Mais derrière ceux qui m'ont transmis leur passion pour ce lieu et son histoire unique, se dresse la silhouette d'une femme de mon âge, qui est née tout près de chez moi, à Berlin, mais qui vit depuis plus de 50 ans aux Etats-Unis; qui, enfant, parlait ma langue maternelle, l'allemand, mais qui n'en a pas gardé un seul mot - ainsi je devais échanger avec elle en anglais.

Elle et moi, deux femmes donc, qui auraient pu s'entendre facilement, et même se ressembler peut-être, dans leur biographiet, mais qui ont été séparées par un abîme qui me paraît infranchissable jusqu'aujourd'hui: Silvia Gutman(n), c'est à vous surtout que j'adresse ma lettre.

Je l'ai rencontrée dans le camp de Rivesaltes le 13 septembre 2007.

La veille, j'étais arrivée à Perpignan. Marianne Petit, alors directrice du futur Musée Mémorial du camp de Rivesaltes, et Nathalie, sa secrétaire, étaient venues me chercher à la gare. Je devais rester une année entière, professeur d'histoire, de français et d'espagnol en retraite et bénévole d'une association allemande, "Aktion Sühnezeichen Friedensdienste" (Action de Réconciliation - Services de la Paix). Cette association envoie chaque année, depuis plus de 50 ans, des jeunes Allemand(e)s (mais quelquefois des seniors comme moi) dans les pays de l'Europe ayant souffert, pendant la Seconde Guerre mondiale, sous l'occupation de la "Wehrmacht" et des unités nazies. Ces jeunes viennent offrir un geste, une action bénévole.

Le lendemain de mon arrivée, je fus déposée sur le site du camp de Rivesaltes dont je ne savais presque rien, mais dont l'ambiance m'a envahie dès le premier instant. Je me trouvais, ce matin-là, à côté d'une baraque à moitié délabrée, avec une grande croix rouge sombre sur la façade.

"Je n'ai gardé qu'un seul souvenir éclair du camp", disait la dame, entourée d'un groupe de jeunes gens, juste à ce moment-là. *"Je vois la croix rouge sur le mur et une main qui tend vers moi un petit quelque chose noirâtre, me faisant signe de le*

mettre dans la bouche. Et cela m'a donné une sensation inoubliable, tellement délicieuse, jamais goûtée jusqu'alors. C'était un morceau de chocolat qui était certainement arrivé dans un des colis du Secours Suisse. Et distribué par une des infirmières." Silvia Gutman (68 ans) était en train de raconter à ces jeunes sa propre histoire qu'elle connaissait, elle-même, depuis seulement quatre ou cinq ans. Poursuivie par le régime nazi, une famille juive allemande, père, mère et trois petites filles, dont Silvia, la plus jeune, s'était réfugiée dans le sud de la France. En 1942, le gouvernement de Vichy commençait à livrer les juifs étrangers aux nazis qui occupaient le nord et le centre de la France. Madame Gutman fut internée avec ses filles dans le camp de Rivesaltes, son mari ayant réussi à se cacher un certain temps dans un petit village des Pyrénées. Elle avait eu la clairvoyance de confier ses trois filles - Silvia avait alors trois ans - à la représentante d'une organisation de sauvetage juive. Les trois sœurs furent passées secrètement à travers les barbelés du camp et mises à l'abri dans un couvent catholique. De là, sous la menace d'une perquisition, l'abbesse les envoya, par une nuit sombre et froide, avec l'aide de quelques campagnards en vélo, à la frontière suisse qui était proche – mais fermée depuis peu à tous les réfugiés. Ce n'était qu'à cause de la forte fièvre de la petite Silvia, que les douaniers finirent par ouvrir la barrière et laisser entrer les trois filles en Suisse.

À la fin de la guerre, un frère de leur mère qui avait survécu et migré aux Etats-Unis, réclamait ses nièces pour qu'elles viennent vivre sur le sol américain. *"La silhouette de la Statue de Liberté au moment de notre arrivée à New York, c'est là le premier souvenir que je garde de mon enfance. Tout le reste n'est qu'un trou noir..."* soulignait la dame qui était alors en visite dans l'ancien camp de Rivesaltes. Et elle ajouta encore: *"...à l'exception de l'épisode du chocolat qui m'est revenu tout d'un coup, il y a quelques minutes."*

Silvia et ses deux sœurs avaient fait leur vie, pas toujours facile, mais plus ou moins normale: école, formation professionnelle, mariage, enfants, retraite. Elles ne parlaient presque jamais de leurs parents, de Berlin, de la période en France, la fuite... Silvia n'en savait que quelques bribes et ne posait jamais de questions.

Tout changea avec la mort de sa sœur bienaimée et la crise qui s'ensuivit: *"Je me sentais mal sans vraiment savoir pourquoi. C'était finalement mon thérapeute qui m'a dit la vérité: 'Vous êtes une enfant sauvée.'*

Cela m'a fait un choc, mais c'est aussi ce qui a marqué un tournant. Peu à peu j'osais me confronter. J'ai commencé à faire des recherches et un jour j'ai fait quelque chose dont j'avais été sûre de ne jamais le faire de ma vie: j'ai acheté un billet d'avion pour Berlin."

Pendant deux ans elle a voyagé, et en plusieurs étapes, elle a découvert la maison de ses parents et celle de ses grands-parents à Berlin. Elle est allée voir le crématoire d'Auschwitz pour dire au revoir à ses parents, puis à Jérusalem pour trouver la femme qui l'avait sauvée du camp de Rivesaltes et – tout à la fin – l'ancien camp où sa mère s'était séparée, dans un acte d'abnégation surhumain, de ses trois petites filles.

La voici donc, 65 ans après, sur le vaste terrain solitaire, en larmes, répétant d'un geste presque tragique : *"L'amour de ma mère m'a toujours manqué, me manque toujours....Je garde un trou dans le cœur."*

En partant elle nous a serré la main. À moi, elle a dit : *"Je n'éprouve plus de rancune envers la nouvelle génération allemande."* Et quelque temps après, elle m'a envoyé un article paru dans un quotidien berlinois qui racontait la pose de deux "Stolpersteine" (pierres d'achoppement¹) devant la maison de ses parents, et de deux autres pour ses grands-parents. Silvia avait eu le soutien d'un grand nombre de personnes qui habitaient dans la rue. À cette coupure de presse, elle avait ajouté quelques mots écrits à la main : *"J'ai mon billet de retour aux Etats-Unis pour le 23 décembre. Je rentre, l'âme tranquille. Je peux enfin lâcher l'histoire de notre famille."* Pour moi, par contre, ce témoignage que j'avais entendu le premier jour de mon séjour à Rivesaltes, a pris une forte signification symbolique et personnelle. Il était toujours présent pendant toute cette année de mon travail pour le Mémorial qui commençait à se dessiner, et symbolisait toutes les histoires des autres habitants de cet ancien camp d'internement injuste.

Le côté personnel était plus ambigu. J'avais dit à Silvia que mon père avait fait partie des SS. Ce que je n'avais pas osé lui avouer était une mention que je venais d'apprendre quelques mois avant : il avait aussi participé, en tant que médecin, à l'invasion allemande de l'Union Soviétique au sein des "Einsatzgruppen" (Unités d'attaque). Leur mission unique était d'assassiner, derrière le front militaire, tous les fonctionnaires communistes et tous les juifs, hommes, femmes, enfants.

À ce moment-là, en 2007, j'avais encore tout un travail de recherches devant moi. Mais déjà je commençais à comprendre, très lentement, quelle avait été la motivation principale derrière toutes ces activités presque obsessionnelles au lycée, avec mes élèves, pendant mon temps libre au Mémorial de l'ancien Camp de concentration de Neuengamme, près d'Hambourg, et probablement aussi mon bénévolat à Rivesaltes : un sentiment vague de culpabilité, une espèce de devoir subconscient de "réparer" une dette que mon père n'avait pas réglée.

C'est ainsi que – contrairement à ce que j'avais pensé avant – cette année à Rivesaltes était moins un acte de soutien de ma part pour le Mémorial, mais plutôt un apprentissage personnel approfondi sur le camp.

Et cela surtout grâce à cette rencontre du premier jour.

Merci, Silvia Gutman, merci !

¹ Stolpersteine (pierres d'achoppement, sur lesquelles on peut trébucher) : un projet artistique qui a pour but de signaler l'identité des victimes du national-socialisme. À l'initiative d'une organisation ou d'un citoyen, l'artiste allemand Gunter Demnig installe, dans le trottoir, devant le dernier domicile, des petits carrés de béton ou de métal de 10 cm de côté enfoncés dans le sol. La face supérieure, affleurante, est recouverte d'une plaque en laiton contenant le nom et les dates de la déportation et de l'assassinat soit d'un juif, d'un homosexuel, d'un tzigane, d'un handicapé tué par les nazis.

Cette lettre est issue des « Lettres de Rivesaltes ».
Un projet initié par l'artiste Anne-Laure Boyer
pour le Mémorial du camp de Rivesaltes
dans le cadre de son inauguration.

Les lettres y ont été exposées d'octobre 2015 à juin 2016.

La diffusion et la reproduction de cette lettre
sont soumises à l'autorisation expresse de son auteur
et de l'artiste.

Si vous souhaitez engager
une correspondance avec l'auteur de cette lettre,
rendez-vous dans la rubrique
«correspondre avec les auteurs» sur le site du projet.

www.lettresderivesaltes.com